

L'heure des constats?

Jean-Philippe Gravel

Volume 18, numéro 3, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33496ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gravel, J.-P. (2000). L'heure des constats? *Ciné-Bulles*, 18(3), 2-3.

L'heure des constats?

Peu après la fin des Rendez-vous du cinéma québécois en février dernier, le documentaire de Sylvie Groulx sur la piètre situation des cinématographies nationales, **À l'ombre d'Hollywood**, passait deux semaines au complexe Ex-Centris dans ce qui s'avéra un climat d'indifférence assez générale. Faut-il se surprendre que le «scandale» n'ait pas éclaté davantage, que le public ne se soit pas mobilisé comme il l'avait fait pour **l'Erreur boréale** l'an dernier?

Nonobstant le fait que Sylvie Groulx n'ait pas le charisme d'un Richard Desjardins, on n'aura pas à remercier la presse écrite pour l'accueil étonnamment paresseux (voire hostile) qu'elle réserva au film, qui lui offrait pourtant une belle occasion de faire front commun autour d'une cause dont elle devait, contrairement au public, connaître les ficelles. Ce n'était pas aux critiques qu'**À l'ombre d'Hollywood** avait à apprendre quoi que ce soit (et pourtant...), mais aux citoyens ordinaires.

Ce qui n'indique pas que le film soit «incritiquable» en raison de son sujet. Il est assez visible par exemple que son propos tend à s'éparpiller après une première partie «historique», assez solidement menée. Comme si, après avoir retracé les sources du problème, on ne se trouvait pas plus apte à dresser un état des lieux de l'actualité immédiate qui soit cohérent. Avec ce film arrivé sur le terrain alors que le mal semble déjà fait (mais où l'on sent un regain d'inquiétude générale face au gigantisme de l'économie), on en vient à se demander ce qu'il serait advenu du retentissement du film si seulement on avait donné au projet son coup d'envoi dès 1988, lorsque Sylvie Groulx le proposa une première fois à l'ONF — soit «cinq ans avant [que] la question de l'exception culturelle en France et des grands accords commerciaux [...]» ne soit soulevée¹... Évidemment, on n'y aurait sans doute pas entendu parler de l'AMI, du concept de «mondialisation» et des accords du GATT, ces mots compte-triple qui permirent enfin — au grand dam de ses concepteurs, qui ont dû se dire qu'on ne les y prendrait pas deux fois — de mettre un nom sur des phénomènes qui semblent en fait avoir toujours existé. Distribué, disons, en 1990, **À l'ombre d'Hollywood** aurait *peut-être* pu transformer le paysage de la distribution cinématographique (en servant d'alibi à la défense d'une taxe à prélever sur le prix des billets par exemple). Aujourd'hui, il peut au mieux éclairer la lanterne du spectateur sur la multitude de fronts sur lesquels se joue (sans lui?) la «guerre des images», au risque de le gagner à son manifeste désenchantement².

Car le film de Sylvie Groulx s'avère symptomatique de notre époque à plus d'un point. Son incapacité à tracer un portrait cohérent des fronts multiples où se déploie aujourd'hui la «guerre des images» est aussi le nôtre, citoyens dont le regard se trouve effectivement «à l'ombre» d'un monde corporatif frappé d'un gigantisme qui échappe à toute perspective. Sommes-nous donc, alors, entrés dans une simple ère de constats, où il ne nous reste plus qu'à assister, aussi lucides que désabusés, au jeu effarant qui se joue au-dessus de nos têtes, tandis que ses effets secondaires s'infiltrèrent jusque dans notre vie privée?

Il y a cinq ans, notre collaborateur André Lavoie signait son premier éditorial à titre de rédacteur en chef de **Ciné-Bulles**³. Hormis la réassertion des lignes directrices de la revue, qui sont encore les nôtres aujourd'hui, la relecture de ce texte, forcément circonstanciel, nous invite à constater combien les problèmes et les «tendances» de l'industrie cinématographique semblent avoir peu changé depuis cinq ans. Le cinéma hollywoodien continue de vouloir dominer le monde auprès des hordes consentantes (en reléguant vers l'Asie après avoir «multiplexifié» l'Europe); les cinématographies nationales (y compris la nôtre) voguent toujours en eaux troubles: raréfaction des productions et des idées. Quant à **Ciné-Bulles**, elle continue d'être une revue qui fait partie

d'un circuit, celui des périodiques culturels, qui n'est pas seulement modeste quant aux moyens dont elle dispose... Car elle ne peut échapper totalement aux limites du paysage cinématographique québécois. C'est pourquoi ses vitesses de roulement ne sont pas les mêmes selon qu'il s'agisse d'aborder l'actualité du cinéma québécois; de s'adonner à la couverture des diverses manifestations cinéphiliques qu'offre le circuit festivalier; ou de couvrir tout simplement l'actualité cinématographique... En ayant, comme choix majeurs, les nombreux films américains qui monopolisent 95% des écrans québécois, ou les quelques films internationaux qu'on nous dispense ici au compte-gouttes, et qui occupent normalement (du moins à Montréal) les mêmes cinq ou six salles.

Cette situation pourrait en effrayer plus d'un. Et pourtant, bien des signes s'accordent pour nous montrer qu'il existe encore un réel désir, chez un nombre grandissant de spectateurs, de sortir leur amour du cinéma des enclaves de l'immédiat, et de la poudre aux yeux des «films-événements» qui, sitôt vus, sont aussitôt oubliés. On est heureux d'apprendre, par exemple, que la Cinémathèque québécoise peut faire salle comble avec Luis Buñuel ou Robert Bresson — deux cinéastes dont l'accès aux œuvres, il y a à peine cinq ans, se limitait à quelques vidéocassettes dispersées entre deux, trois clubs vidéo spécialisés (ce qui est encore le cas pour Bresson). D'une manière ou l'autre, que ça soit grâce à la vidéo, aux chaînes câblées, à l'enseignement du cinéma, ou tout simplement par une quelconque visite dans une salle spécialisée, le désir de découvrir un cinéma de qualité, hors des contingences festivalières ou autres événements, semble connaître un regain de vitalité depuis quelque temps.

Évidemment, il pourrait sembler ironique à certains que ce désir de cinéma s'entretienne (car il ne faut pas être dupe), de ce qui n'est pas lui: télévision, vidéo, Internet. À la base, le concept d'«éclatement des frontières» n'est pas un mythe: si, d'un côté, la production filmique se «formate» trop souvent d'après les impératifs de la télévision, certains ne manquent pas de proclamer le salut d'une pratique «pure et dure» du cinéma par la DV, qu'il s'agisse de faire renaître le Direct, de ressusciter la Nouvelle Vague (à travers les films «Dogma» par exemple), ou autre chose encore.

Faut-il pour autant sombrer dans le délire technophile, comme si le salut du cinéma passait uniquement par un changement de support? Ou au contraire pleurer l'époque d'une cinéphilie révolue, dont la mémoire se perd? Sans verser dans un excès ou l'autre, force nous est de reconnaître que c'est en grande partie à cette indétermination que le cinéma (ou ce qui se prétend tel) vaut encore la peine qu'on s'y intéresse... Et cela autant comme industrie que comme art, comme instrument de propagande ou comme vitrine d'imaginaires inconnus, comme phénomène immédiat à consommer tout de suite ou, au contraire, comme art doué d'une mémoire et d'une histoire qui ne demande qu'à être redécouverte, dans son «insolente présence».

Devant cette prolifération, **Ciné-Bulles** souhaite plus que jamais poursuivre son chemin, en ouvrant un espace d'expression tant aux nouveaux collaborateurs qu'à ses «habitués», pouvant défendre ce qu'ils aiment sans contrainte. Face à la modestie de ses moyens, il lui appartient encore de proposer un lieu de réflexion misant sur la durée, affaire de donner à ses lecteurs l'occasion de faire du cinéma l'objet d'une pensée diversifiée, capable de poser un regard lucide tant sur le présent que le passé, sur ce qui se passe à la fois ici et ailleurs. Et nous remercions à l'avance les collaborateurs et les lecteurs qui voudront bien continuer à nous suivre dans cette aventure par laquelle le cinéma, qu'importe les directions qu'il prendra, continue à former notre regard. ■

1. D'après un entretien avec Sylvie Groulx effectué par Simon Galiero dans une livraison récente du magazine cinématographique en ligne **Hors-Champ** (<http://www.horschamp.qc.ca/2003/Entretiens/groulx.html>).
2. Voir la critique d'André Lavoie dans ce même numéro, p. 18-19.
3. **Ciné-Bulles**, vol. 14 n° 2 (été 1995), p. 2-3.